

Antoine Le Gall

Tatouage et trauma : cicatrice d'encre pour une blessure psychique *

Je souhaiterais ici aborder la question du tatouage et la manière dont cette pratique singulière a éclairé pour moi la clinique du psycho-traumatisme. Je suis psychologue clinicien et j'exerce en milieu militaire depuis une dizaine d'années.

C'est un collègue psychiatre qui, la première fois, m'a fait cette remarque du recours très fréquent au tatouage par ses patients, cela dans les suites directes de leur trauma.

La fréquence de l'utilisation du tatouage chez ces sujets est effectivement frappante. Pour beaucoup d'entre eux, bien qu'il soit finalement rare qu'ils en parlent directement, le tatouage donne le sentiment d'être utilisé à des fins thérapeutiques. Au-delà de la problématique du psycho-traumatisme, il me semble qu'ils témoignent d'aspects tout à fait fondamentaux sur ce que le tatouage peut signifier pour un sujet.

Je propose donc ici de considérer l'utilisation particulière du tatouage chez ces sujets blessés psychiques. Que pouvons-nous comprendre de ce qu'ils chercheraient à traduire de leur traumatisme sur leur peau ?

Les références anthropologiques et psychanalytiques seraient ici multiples pour comprendre d'un peu plus près de quoi il retourne, mais je m'astreindrai, et c'est déjà beaucoup, à suivre quelques indications laissées par Jacques Lacan.

Le tatouage, coordonnée pour un sujet désorienté

Hector, marin pompier rescapé d'un incendie infernal, se fait tatouer la date de l'accident en chiffres romains entourés de flammes. Jonas, survivant d'une embuscade meurtrière, utilise le même procédé. Il se fait inscrire la date de l'embuscade dans l'intérieur du bras mêlée au dessin d'un olivier,

l'arbre derrière lequel il s'est abrité des tirs de l'ennemi et à qui il doit la vie sauve.

Avant même de considérer le dessin en soi, ce qui interpelle c'est la nécessité chez ces sujets d'atteindre leur corps pour y révéler ce qui a foudroyé leur esprit. La date, inscrite à même la peau, produit un effet de gravité et interpelle l'autre en face. Si le tatouage est d'abord pour soi, il risque toujours d'être livré au regard de l'autre et de le questionner. Que s'est-il passé pour ce sujet ce jour-là ?

L'évènement traumatique fait date. Il est la mauvaise rencontre, la foudre qui frappe, un point de cassure dans l'histoire du sujet et qui fait pour lui énigme. Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Le sujet a affaire là à un impossible, ce que Lacan nomme le réel, soit ce qui échappe à toute symbolisation. L'instant où le réel fait effraction devient un repère indélébile pour le sujet, un point de bascule dans son existence vers lequel il n'aura de cesse de revenir. Il y a un avant et il y a un après.

Se graver une date dans la peau pourrait alors être une façon de matérialiser que quelque chose a changé, quelque chose de capital pour soi et qui pourtant reste invisible aux yeux de tous. La date tatouée dans la peau condense à elle seule l'évènement. Elle est une coordonnée de l'histoire du sujet.

Jonas me dit : « J'ai survécu c'est vrai, mais, comment dire, une partie de moi est restée sous cet olivier. Quelque chose est mort en moi ce jour-là. » Le temps ici s'est arrêté pour le sujet, laissé hagard après le choc, complètement défait.

Une première indication de Lacan peut ici nous éclairer, je cite : « Le signifiant est ce qui saute avec l'intervention du réel. Le réel renvoie le sujet à la trace, et, du même coup, abolit aussi le sujet, car il n'y a de sujet que par le signifiant, le passage au signifiant. Un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ¹. »

La rencontre traumatique fait œuvre de dénouage. L'intrusion du réel, comme une vague qui déferle, fait sauter les repères du sujet, sur les plans symbolique et imaginaire. Le sujet chute, il est projeté hors de la scène de l'Autre, comme défenestré depuis la lucarne de son fantasme.

Lacan fait cette distinction entre la scène et ce qu'il nomme le monde. Il y a « d'une part, le monde, l'endroit où le réel se presse, et d'autre part, la scène de l'Autre, où l'homme comme sujet a à se constituer, à prendre place comme celui qui porte la parole, mais qui ne saurait la porter que dans une structure qui, si véridique qu'elle se pose, est structure de fiction ² »,

puisque mise en scène selon les lois du signifiant. « La scène c'est la dimension de l'histoire », insiste-t-il. La fiction, l'histoire comme l'évoque Lacan, est déjà un ordonnancement. Dans une histoire, chaque chose a une place, les événements s'agencent dans une suite logique, ici la logique du langage. Raconter, c'est déjà mettre en ordre les événements pour en dégager un sens, traduisible et communicable.

Je crois que pour Hector et Jonas il y a, dans leur tatouage, la tentative de raconter une histoire, de se raconter une histoire, à partir d'un événement intraduisible et qui a fait dérailler la course de leur existence. L'Histoire avec un grand H commence toujours par une date. Dans l'argot militaire, les soldats qui « racontent leurs guerres », comme on dit, sont souvent taxés d'être des *mythos*, entendre mythomanes. Cette expression moqueuse déloge en fin de compte la structure de fiction de tout récit, de tout ce qui pourra se dire à partir du réel. Un des soldats dont il est question ici m'a confié un jour : « Pendant très longtemps, je me suis refusé à raconter ce qui s'était passé. En le faisant j'avais l'impression de trahir ce que j'y avais vraiment vécu. »

Lors d'un atelier d'écriture avec des soldats en hôpital psychiatrique, l'un d'eux invective l'équipe soignante : « Écrire, mais écrire quoi ? Y a pas de mots pour raconter ce qu'on a vécu. Et puis écrire à qui ? Personne n'est capable d'entendre ce qu'on a à dire. »

Beaucoup de ces militaires blessés vivent avec un sentiment de honte poisseux de n'être plus rien, inaptés pour l'institution militaire, de fait exclus de leur groupe de référence, invisibles aux yeux de la société civile qui ne veut rien savoir des guerres pour lesquelles ils s'engagent. C'est non seulement tout l'habillage identitaire du sujet qui est déchiré avec sa blessure, mais aussi les repères qui lui avaient permis jusqu'ici d'orienter son désir. De ce fait, le sujet est en panne sèche.

Le journaliste Patrick Lançon, rescapé de la tuerie de *Charlie Hebdo*, écrit : « J'ai compris que j'aurais pu être mort [...] je me suis demandé pourquoi je ne l'étais pas. Il n'y avait ni colère ni panique ni plainte dans cette question muette, adressée à je ne sais qui. Il n'y avait qu'une recherche du nord. J'étais désorienté³. »

D'être désorienté, laissé à la dérive, le sujet *renvoyé à la trace* de son être cherche sans doute à se réarrimer, à se hisser de nouveau sur la scène de l'Autre pour y être situé.

Lacan dit ceci à propos des tatouages rituels, dans les rites initiatiques : « L'entaille a bel et bien la fonction d'être pour l'Autre, d'y situer

le sujet, marquant sa place dans le champ des relations du groupe, entre chacun et tous les autres ⁴. »

C'est peut-être le propre de cette intimité du tatouage, produire sur son corps un signe, une marque qui distingue son corps des autres et le singularise. Une manière de s'ancrer et de se repérer dans le discours de l'Autre. Trouver sa place dans l'histoire.

Pour identifier un corps, soit un cadavre devenu méconnaissable, les médecins légistes s'aident parfois des tatouages, comme trace de l'identité perdue du sujet. En cela, je me risquerai à faire le parallèle entre un tatouage et une cicatrice. Celle-ci est aussi une marque, un signe distinctif qui singularise le sujet et qui témoigne de manière indélébile d'un événement de corps passé.

Et si donc, pour Hector et Jonas, la date gravée dans leur peau avait la valeur d'une cicatrice, soit un moyen de faire apparaître au regard de l'Autre cette blessure invisible et d'y être reconnu ?

Tatouage et fonction de recouvrement : une seconde peau

Achille, lui, a commencé à se tatouer au retour d'Afghanistan. Il explique n'avoir depuis jamais cessé. « Il y a quelque chose d'addictif dans le tatouage », me dit-il. « Je vais chez le tatoueur comme chez mon psy. C'est le même depuis le début. On a noué une relation particulière. Quand j'ai rendez-vous chez lui, je me prépare, je me lave, je me coupe les cheveux, je me parfume, c'est comme un rituel. Quand j'y suis, c'est le seul endroit où je me laisse complètement aller. La dernière fois, je me suis même endormi sur la table de tatouage ! Le tatoueur n'en revenait pas, il n'avait jamais vu ça. » Achille se fait tatouer une armure. Élément après élément, il recouvre patiemment son corps. « Oui, j'imagine que c'est pour me protéger », me dit-il sourire en coin.

Ces blessés de guerre me font souvent l'effet d'être de « grands brûlés » psychiques, comme à vif, sans plus de membrane qui les protège du chaos du monde. La moindre excitation extérieure les submerge. Le bruit les agresse, la foule est insupportable. Pour Achille, le seul regard d'un inconnu le transperce. « Parfois, j'ai l'impression qu'on peut tout voir en moi, comme si tout le monde pouvait savoir ce que j'avais fait. » Pour certains, la seule présence des autres est rendue pénible à supporter, comme si la proximité du corps des autres était devenue oppressante.

Le tatouage chez Achille pourrait être interprété comme une seconde peau, un pare-excitation d'encre injecté sous l'épiderme. Un des objectifs

thérapeutiques du traitement d'un trauma pourrait se penser du côté du recouvrement. Un patient me disait que progressivement, au fil des rencontres et des nouvelles expériences qu'il avait pu faire en quittant l'armée, sur son trauma s'étaient déposées « des couches de sédiments ». Alors que les images traumatiques étaient au départ omniprésentes, il avait pu, peu à peu, les recouvrir. « Elles sont toujours là, mais je les vois moins, comme s'il y avait un filtre devant. »

La dimension de rituel qu'Achille rapporte me semble aussi tout à fait importante et elle est intimement liée à la question de *la coupure*. Il précise d'ailleurs qu'avant d'aller se faire tatouer, il se fait systématiquement couper les cheveux.

Le tatouage, matérialité de la coupure

Comme évoqué plus haut, Lacan donne quelques indications sur le tatouage au détour des remarques qu'il fait sur les rites d'initiation pubertaires. Il l'assimile à *une coupure*⁵, au même titre que la circoncision ou autres entailles rituelles pratiquées sur le corps des adolescents. Ces coupures rituelles incarnent pour lui la castration. Ainsi, dans son usage initiatique pubertaire, le tatouage traduirait directement sur le corps ce qu'il en est de la castration.

Comment le comprendre ? Je cite Lacan de nouveau : « Il faut que s'élabore pour tous ceux qui habitent le langage [...] quelque chose qui remplisse, sous la forme de la castration, la béance laissée dans ce quelque chose de pourtant essentiel ; tel est bien en effet le problème à quoi semble faire face tout ce qu'il en est des rituels d'initiations⁶. »

La béance dont parle Lacan, c'est le trou irréductible présent dans la structure du langage. Le langage est, par essence, insuffisant pour traduire l'ensemble de ce qu'il en est de l'expérience humaine. La chaîne signifiante comprend, de structure, un manque fondamental avec lequel le sujet a à se débrouiller, un vide qui n'est pas sans causer quelques embarras au sujet parlant. C'est bien ce à quoi le sujet a affaire dans le trauma, le vide de représentation, une expérience impossible à symboliser.

Le langage laisse le sujet sur la brèche donc. Et c'est à cela au fond que s'attelle la castration, ce procédé inconscient que Freud découvre à l'œuvre chez le névrosé. La castration peut être considérée comme une tentative de traitement de cette béance, on pourrait dire qu'elle la délimite et lui donne une forme.

« La castration, vous ai-je dit, est symbolique. C'est à dire qu'elle se rapporte à un certain phénomène de manque. [...] une des formes possibles

de l'apparition du manque est le $(-\phi)$, le support imaginaire de la castration. Mais ce n'est là que l'une des traductions possibles du manque originel, du vice de structure inscrit dans l'être-au-monde du sujet à qui nous avons affaire ⁷. »

La castration ne vient pas instaurer le manque, celui-ci existe de fait, dès l'origine. La castration est au contraire une tentative de le border. Tout ce qu'il en est du registre de la coupure serait une mise en forme de la béance, une manière de lui donner des contours, des limites. Dans cette perspective, j'avancerai que le manque serait la traduction symbolique de cette béance structurelle. La coupure serait alors l'opération par laquelle la béance devient manque.

Il est intéressant de noter que le tatouage est régulièrement utilisé par le sujet pour donner corps à ce qui lui manque : une jeune femme en proie à de profondes angoisses se fait tatouer des symboles polynésiens qui convoquent la force et le courage qui lui font tant défaut. Un homme se fait tatouer un dessin qui évoque son frère disparu et qui lui manque tant, comme une manière de l'avoir « tout près de soi », dit-il.

Lacan pose que le manque, s'il est symbolique, peut apparaître sous la forme du $(-\phi)$ dans l'imaginaire. Le $(-\phi)$ dans l'écriture lacanienne est le phallus en tant qu'il manque, qu'il est absent. C'est « le support imaginaire de la castration », nous dit-il. En cela, il me semble que le tatouage peut se loger pour les sujets dont il est question ici à cette place. Chez Achille, le tatouage d'armure qui le recouvre évoque la fonction du voile propre au phallus, voile sur lequel peut être projeté, rendu visible, le manque. Plutôt que de le faire apparaître fort et invulnérable, cette armure dévoile au fond sa nudité au monde.

Le tatouage serait donc comme une façon d'indexer le manque dans le sujet. L'inscrire sur sa peau peut-être pour pouvoir d'une certaine façon s'en acquitter, passer à autre chose et, enfin, regarder ailleurs. Ce qui est inscrit n'a peut-être plus besoin d'être répété. C'est aussi en cela que le tatouage pourrait s'assimiler à une coupure.

Beaucoup des soldats que j'ai rencontrés témoignent, à l'endroit de leur trauma, d'une expérience non pas tant de vide que de *trop*. Achille fait inlassablement le même cauchemar : les yeux du cadavre d'un ennemi s'ouvrent brusquement, ce qui le réveille en sursaut. « Ça me saute au visage », dit-il.

Ce qui le percute, ce n'est pas le vide, l'absence de vie, c'est au contraire le surgissement terrifiant de quelque chose qui ne devrait pas y

être, un *en-trop*. Lacan crée d'ailleurs ce néologisme, il parle de *trop-matisme*. Ce *trop* serait une jouissance dont le sujet ne veut rien savoir et qui ici affleure en surface et lui « saute au visage ».

Ce qu'Achille recherche en allant chez son tatoueur est peut-être d'être coupé de cette expérience traumatique, d'être délesté de ce surplus de jouissance intraduisible, qui l'encombre et l'opprime. Achille dit combien, au sortir de chez le tatoueur, il ressent comme un soulagement. « J'ai comme un poids en moins », sensation bien sûr éphémère et qu'il n'aura de cesse de retrouver. Pour autant, il semble que se tatouer ait sur lui un effet directement dans le réel.

Le sang versé, expurgé dans la douleur, et l'encre marquée tracent un bord pour contenir ce que le corps ressent mais que le sujet ne saurait dire.

*[↑] Intervention au Premier Colloque international de psychanalyse du Champ lacanien du Pacifique, « Les énigmes du corps », à Papeete, les 13 et 14 octobre 2023.

1.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 178.

2.[↑] *Ibid.*, p. 137.

3.[↑] P. Lançon, *Le Lambeau*, Paris, Gallimard, 2018, p. 117.

4.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 187.

5.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 308.

6.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 168.

7.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 160.